



## « La pensée Rostand »

*Donner l'envie d'avoir envie*

*Faire œuvre de culture, c'est vouloir donner à l'humanité l'opportunité de grandir*

*Ateliers culturels les vendredi après-midi 19/04, 10/05, 14/06, 20/09, 11/10, à partir de 15h00.*

*Société Nautique de Marseille, quai de Rive Neuve, Marseille, tél : 04 91 54 32 03*

*lapenseerostand@orange.fr*



Jean Rostand



*Trêve aux cacardements oisifs et pataugeards*

*Quand on sait regarder et souffrir, on sait tout*

*Dans une mort d'insecte on voit tous les désastres*

*Un rond d'azur suffit pour voir passer les astres...*

Cambo, hiver 1901, Maurice jette un regard attendri sur son jeune frère Jean, âgé de six ans. A mes côtés, négligeant les poètes, un enfant au visage mangé de boucles qui regarde les animaux sur la pelouse, se penche indéfiniment sur un de ces énormes coléoptères que le pays basque appelle « kokemerlos ». Lorsque je disais « je veux être auteur, acteur, littérateur... il disait, je veux être spectateur ». Toute l'énigme du monde, à portée de ses doigts, lui paraissait dans un insecte minuscule qu'il eût déjà voulu disséquer. Ce savant en brin d'herbe avait trois ans de moins que moi mais possédait une espèce de sagesse inconsciente. Pendant que je rêvais, il regardait ! Pendant que je frémissais, il réfléchissait ». Jean Lhermitte, chef de clinique à la Salpêtrière et qui avait côtoyé Jean dans son laboratoire d'histologie installé à Cambo, avait déjà senti « un futur savant voué à l'observation des faits et à une expérimentation rigoureuse, un esprit philosophique et une inquiétude sociale ».

Nés riches, élevés dans un milieu aristocratique, servis par des domestiques, Maurice et Jean, se montrent dès leurs premiers ouvrages des écrivains passionnément humains. Ils s'en prennent à ceux qui défendent exclusivement leur fortune, leurs monopoles, leur rang social... Presque tout ce qui facilite ou embellit la vie, les hommes le doivent à des gens qui n'ont pas su vivre pour leur compte. Jean Rostand est de ceux-là. Vers sa quinzième année, il se laisse distraire du spectacle de la vie animale par celui de la comédie humaine; il en éprouve alors un certain malaise en constatant l'existence de catégories sociales... bien qu'appartenant à la classe des privilégiés et peut-être même pour cette raison et par l'effet d'un sentiment de culpabilité, il est toujours enclin à se ranger à leurs côtés. Peu à peu, naît en lui le désir d'exprimer cette préférence, ce choix que lui impose sa sensibilité et l'oppose assez souvent à sa propre classe. Mais Jean ne peut se rapprocher des marxistes qui, même s'ils s'approchent de la « vérité sociale », en profitent pour malmener la vérité tout court. Ses études achevées, n'ayant pas su nouer de vivants liens avec ceux dont il eut dû devenir l'élève, il se résolut à suivre l'exemple du naturaliste Jean-Henri Fabre, exemple dangereux et séduisant qui, dès son plus jeune âge, exerçait sur lui son appel. Comme lui dans son « harnas », il tenterait sa chance tout seul... combien de fois par la suite, a-t-il été amené à douter de la pertinence de ce choix ! Obstacles et gênes de toute sorte, insuffisance des moyens de travail, entraves dont on n'a même pas le droit de se plaindre puisqu'on les a délibérément acceptés, et surtout ce sentiment assez pénible, de n'être pas dans la norme, pas dans la règle... de n'être qu'un petit canard né chez les cygnes.

*Enfin tu conviendras*

*Qu'assassiner toujours la chance passagère*

*Devient exagéré.*

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

*Si tu laissais un peu ton âme mousquetaire,  
La fortune et la gloire...*

Difficiles et embarrassants parfois, sont les choix de l'action de l'homme qui, n'étant inféodé à aucun parti, n'obéit qu'à son intime conviction. En notre époque troublée, divisée, écartelée, les occasions ne cessent de se présenter où l'on est sollicité, voire sommé, de prendre parti pour telle ou telle cause.

*Chercher un protecteur puissant, prendre un patron,  
Et, comme un lierre obscur qui circonvient un tronc  
Et s'en fait un tuteur en lui léchant l'écorce,  
Non merci. Dédier comme tous ils font,  
Des vers aux financiers ? Se changer en bouffon  
Dans l'espoir vil de voir, aux lèvres d'un ministre,  
Naître un sourire, enfin, qui ne soit pas sinistre ?  
Non merci. Déjeuner, chaque jour, d'un crapaud ?  
Avoir un ventre usé par la marche ? Une peau  
Qui plus vite, à l'endroit des genoux, devient sale ?  
Exécuter des tours de souplesse dorsale ?  
Etre terrorisé par de vagues gazettes,  
Et se dire sans cesse : « oh ! Pourvu que je sois  
Dans les petits papiers du 'Mercure Français ? »  
Non merci. Calculer, avoir peur, être blême,  
Aimer mieux faire une visite qu'un poème,  
Non merci ! Non merci ! Non merci !*

Et il arrive, tout au moins pour un homme de science qui tient à sauvegarder son indépendance intellectuelle et se sent peu fait pour les stratégies de la politique, il arrive que l'on hésite à s'engager, non point par défaut de courage moral, mais par simple probité d'esprit, parce que l'on ne connaît pas suffisamment les données du problème ou parce que, les connaissant trop bien dans leur complexité et leur ambiguïté, on comprend qu'on ne choisirait aucune solution sans renier une part essentielle de soi-même. Jean s'engage donc dans un militantisme souverain et ne s'inféode à aucun parti politique.

*J'avais trop de partis, trop compliqués à prendre...  
J'ai décidé d'être admirable en tout !*

Les politiciens qui nous dirigent et se repassent le pouvoir ne sont point tout à fait désintéressés, ni honnêtes, ni compétents... c'est donc seul que Jean s'en prend à ceux qui, satisfaits d'un sort heureux, ne se préoccupent pas de ceux qui sont défavorisés. Il souffre encore plus et

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

s'irrite que sa voix et celles de quelques autres se perdent dans le discours verbeux des arrivistes acclamés par la multitude des gogos qui les suivent.

*Que ces fats aux grands airs belliqueux  
Te fausseront l'esprit si tu n'écoutes qu'eux.  
Le Paon fait de l'esbroufe et le Merle des mots !  
Que l'un, avec les goûts grotesques et postiches  
Qu'il prit en paradant sur des perrons trop riches,  
L'autre, avec le jargon nonchalamment voyou  
Qu'il dut prendre en allant traîner je ne sais où,  
L'un, commis voyageur du rire qui corrode,  
Et l'autre, ambassadeur stupide de la mode,  
Pour les femmes encore se croit un doux péril,  
Et leur fait, cependant qu'en jouant il bredouille,  
Des yeux de carpe avec ses gros yeux de grenouille !  
Et je le hais depuis qu'il se permit un soir,  
De poser son regard sur celle... oh ! J'ai cru voir  
Glisser sur une fleur une longue limace !*

« Mon père m'a, par certains côtés, modelé, il m'a donné très jeune l'horreur des bâcleurs, des simulateurs et des fraudeurs... ». Jean exècre la médiocrité, ambitionne de sortir de « l'amorphe bloc humain », et pourfend les idées préconçues. En cela il est le digne porteur du flambeau qu'alluma l'auteur de *Cyrano de Bergerac*. Il élève ce flambeau sur un monde en pleine mutation, à l'aurore d'une aire nouvelle où les valeurs les plus essentielles de la société humaine risquent de sombrer dans le chaos. Il poursuit à sa manière le dessein du moraliste qui était bien le fond de l'œuvre d'Edmond Rostand. Homme de science, généticien renommé et écrivain de talent, le petit canard assure continuité à l'œuvre des Cygnes. Visionnaire fantastique et inquiet, il communique avec force et talent ses convictions. Mais Jean, disciple de Fontenelle, sait que la vérité est une chose, non pas qu'on assène, mais qu'on insinue. Si j'avais, dit Fontenelle, la main pleine de vérités, je la tiendrais fermée. On doit éviter d'avoir raison trop tôt.

*Pouvais-je sans danger, dans votre ombre première,  
Faire entrer brusquement tout mon flot de lumière ?  
A vous, faibles, verser d'un coup tout mon vin fort ?  
Non, certes, et c'est pourquoi j'étais prudent d'abord,  
Je filtrais le rayon, je mesurais la dose,  
Je n'osais tout livrer. Mais voici l'heure, j'ose !*

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

Il est toujours temps de penser, il ne l'est pas toujours et en tous lieux de dire ce qu'on pense. Point ne suffit d'attendre l'heure de la vérité, il faut encore choisir les esprits capables de la recevoir. Elle n'est pas l'usage de tout le monde, et ceux-là sont rares qui méritent qu'on les heurte pour les redresser, qu'on les brave pour les instruire. Alors Jean écrit. Ses dons d'écrivain servent la science à laquelle il se voue ; sa production didactique est considérable.

*Sois satisfait des fleurs, des fruits, même des feuilles,  
Si c'est dans ton jardin à toi que tu cueilles !  
Puis, s'il advient d'un peu triompher, par hasard,  
Ne pas être obligé d'en rien rendre à César,  
Vis-à-vis de soi-même en garder le mérite.  
Bref, dédaignant d'être le lierre parasite ;  
Lors même qu'on n'est pas le chêne ou le tilleul,  
Ne pas monter bien haut, peut-être, mais tout seul !*

Au style, tout de précision et de vigueur, il faut ajouter une rare universalité des connaissances qui lui permet d'aborder, de pénétrer, de développer les sujets les plus divers où il sera porté par son élan. Des savants, des médecins ont avoué leur surprise devant tant d'érudition et même de se sentir dépassés dans leur discipline par un homme qui y était a priori étranger, une des plus brillantes intelligences de son époque. Nous retrouvons chez Jean, le doute qui torturait l'auteur de Chantecler. Jean ne se veut pas philosophe, il se reconnaît « biologiste anxieux ». Ce serait pour le chercheur, une qualité. Son inquiétude peut s'exprimer avec la plus touchante délicatesse : « il est des moments où je me demande si nous ne serons pas les derniers amants du réel, les derniers à nous servir passionnément de nos yeux pour rendre justice aux féeries du visible ».

*... la terre parle en moi comme dans une conque ;  
Et je déviens, cessant d'être un oiseau quelconque,  
Le porte-voix en quelque sorte officiel  
Par quoi le cri du sol s'échappe vers le ciel !  
... ce cri, c'est un tel cri d'amour pour la lumière,  
C'est un cri si furieux et grondant cri d'amour  
Pour cette chose d'or qui s'appelle le jour  
... J'ai tellement la fois que mon cocorico  
Fera couler la nuit comme une Jéricho.*

Arrivé aux frontières du surhumain, l'homme ne serait-il pas en fait qu'un apprenti sorcier, un scientifique? Cet autre monde auquel nous fait accéder la biologie n'est pas pour Jean une fiction. Elle atteint une maturité qui l'autorise à influencer fortement sur le destin des individus. Les dérives humaines n'autorisaient que des décadences de civilisations, aujourd'hui, le risque est celui de la

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

disparition des espèces. Ce n'est pas parce qu'on œuvre et admire les merveilleux progrès de la biologie, qu'on ne voit pas les dangers qu'elle recèle. Il sait de quoi il parle. Les portes qu'ouvre la science sur l'avenir d'une humanité, Jean espère que l'homme sera assez raisonnable pour discerner ce qui est profitable de ce qui ne l'est pas.

*Excusez-moi Madame... Mon hommage...  
D'oser me présenter chez vous dans ce plumage...  
Je ne sais si je dois...  
C'est que... je n'ai qu'un nombre assez restreint de doigts...  
Jamais je ne fus des Karpathes...  
Et... je ne sais comment le cacher... j'ai des pattes....  
La crête en piment, l'oreille en gousse d'aïl...  
Et je n'ai pour habit, pardon d'être si sobre !  
Que tout le vert d'Avril et que tout l'or d'Octobre !  
Je suis honteux. Je suis le coq. Le coq tout court,  
Ce coq fait comme un coq, dont la forme subsiste  
Sur le toit du clocher, dans les yeux de l'artiste,  
Et dans l'humble jouet que la main d'un enfant  
Trouve sous les copeaux d'une boîte en bois blanc !*

J'en viens à me demander si cette dé-animalisation de l'homme qu'envisage la science ne serait pas aussi une déshumanisation... c'est encore l'animal qui, dans l'homme, refuse de n'être qu'un animal. Dans un éloge de Rostand, Cioran salue l'écorché qui se tourmente moins de sa vie que du devenir de l'Homme, et se sent solidaire de son insatisfaction et de ses refus. Je l'aime parce qu'en ce siècle d'espérance et de terreurs grossières, il illustre pour le plaisir des délicats, un goût qui se perd, le goût de la déception. *Edgar Morin* fait écho à ce ressenti en considérant que l'homme doit lutter alors même que l'espoir n'est pas à l'horizon et même malgré une certaine forme de désespoir. Chacun, là où il se trouve, est dans une lutte entière, car chacun doit agir comme si la lutte entière ne dépendait que de lui. Il doit avoir en lui-même l'idée qu'il participe à quelque chose qui le dépasse de beaucoup et qui concerne toute l'humanité. Jean Rostand est de ceux-là; Comme l'exprime *Serge Reggiani* dans son poème « l'exilé », Jean s'inquiète face à ce monde en perte d'idéal.

*Si vous prenez à la sortie du hameau de la Louvière  
Le sentier qui rejoint la lisière, passe à fleur de forêt,  
Puis s'enfonce à la rencontre des champs d'oiseaux...  
Si vous le suivez jusqu'aux premières pentes de la dent des Corbières,  
Vous apercevrez sans doute, à la naissance du coteau, une grotte.  
C'est là que vit celui qu'ils appellent le fou et que j'appelle moi l'exilé...  
Il est des hommes déracinés de leur pays et qui essaient de passer vaille que vaille*

## *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

Sur une autre terre que celle de leurs ancêtres et de leur amour.  
Il en est d'autres, tel celui-ci et que l'on arrache au siècle où ils auraient dû vivre,  
Qui essaient de survivre dans une époque qui ne leur convient pas,  
Où ils étouffent, dont ils ont mal.  
Il ne vivait pas comme les autres, il ne pensait pas comme les autres,  
Le naufragé, du temps passé,  
L'étranger volontaire, l'exilé  
Il se sentait comme asphyxié par la course des autres.  
Course à l'argent, Course à la réussite, Course aux honneurs,  
Lui était singulier et testait le pluriel,  
Il n'avait pas le sens de l'honneur  
Mais en étant supersonique  
C'est un sens interdit  
Mal dans son âme  
Sous la dictature de la quantité  
Il rêvait comme un enfant que revint le règne de la qualité.  
Il ne comprenait pas qu'on traite ceux qui donnent, de pigeon  
Ceux qui rêvent, de naïfs  
Ceux qui aiment, d'esclaves  
A vrai dire il ne comprenait rien à pas grand-chose  
A part que le sentier de la vie est bien plus simple et bien plus beau  
Que le cri des corbeaux et le hurlement des loups  
Alors il demeurait dans sa grotte,  
Les pieds dans le 20<sup>ème</sup> et la tête et le cœur, ailleurs très loin  
Il ne vivait pas comme les autres, il ne pensait pas comme les autres,  
Le naufragé, du temps passé,  
L'étranger volontaire, l'exilé  
Terre folle t'as pris un coup de vieux  
Tu perds la boussole  
T'entends le Bon Dieu qui rigole ....

Tout comme *André Mauriac*, je me suis essayé tout au long de mon œuvre, à dire « ce que je crois », mais je ne l'ai dit jusqu'ici, que de façon dispersée. Aussi, me semble-t-il intéressant, ne fût-ce que pour moi-même, de procéder à un soigneux examen de conscience. Dire aussi simplement et

## *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

nettement que possible, en mettant de côté tout souci d'effet littéraire, ce que je crois en mon soixantième anniversaire (1953). C'est là, me paraît-il, un âge assez convenable pour une telle entreprise, car je doute qu'en la différant davantage on se donne beaucoup plus de chances d'y voir plus clair. Parvenu à ce stade de la vie, on s'est libéré de certaines outrances, pour les avoir déversées en d'autres écrits ; on a acquis en l'endroit du jugement d'autrui, le degré d'indifférence qui préserve à la fois de la timidité et de la bravade ; et surtout, ayant ressenti l'accablante énormité des problèmes posés par l'esprit humain, on a fortifié en soi le sentiment d'une incompréhension essentielle. Si l'on n'en sait guère plus qu'on n'en savait au départ, du moins a-t-on gagné d'avoir perdu sur biens des points, l'illusion du savoir. Il va de soi qu'en ce genre d'aveux le premier devoir est de bonne foi. Je ne dirai pas ici ce que je souhaiterais qui fût, ni je ne chercherai à donner de ma pensée une image plus cohérente qu'elle n'est en réalité. S'il est en moi des contradictions, je ne m'efforcerai pas de les masquer ou de les réduire. Ne me prenant point pour un philosophe, je livrerai mes opinions toutes nues sans apprêt, telles qu'elles ont poussé, librement et sauvagement, sur le maigre terrain de mon expérience. Naturellement, il ne pouvait être question pour moi, de légitimer, de motiver, toutes mes « croyances ». Tout cela s'est peu à peu formé en moi ; je ne sais plus moi-même très bien d'où cela me vient, et d'où cela tire à mes yeux tant de force. Plutôt que d'isoler arbitrairement quelques-unes des racines de mes croyances, j'aime mieux faire crédit à la totalité de mon être, où elles ont puisé, depuis un long temps, la sève nourricière. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne trouvera pas l'ombre de dogmatisme. Même dans mon for intérieur, je n'ai garde de penser que ceux qui croient différemment de moi aient le jugement plus mauvais et d'oublier de quelle matière fragile et contingente sont faites les opinions d'un homme. Je n'ignore point qu'eussé-je hérité un autre tissu nerveux et d'autres glandes à sécrétion interne, qu'eussé-je vécu dans un autre milieu, entendu d'autres paroles, lu d'autres livres, aimé d'autres personnes, je pourrais être tout autre que je ne suis et confondu à ceux qui me paraissent aujourd'hui si éloignés de moi. Qu'on sache bien aussi qu'il n'est en moi aucun désir de persuasion, aucun dessein de propagande. Je possède au plus haut point, cette force ou cette faiblesse de n'avoir nul besoin qu'autrui partage ma pensée ; et, pour ce qui est de l'intérêt général, j'estime et c'est même là une de mes croyances les plus fermes, que la pluralité des opinions est de beaucoup, préférable à leur unité. Voici donc « ce que je crois », étant bien entendu qu'on ne peut jamais que croire, et que toute la différence est entre les téméraires qui croient qu'ils savent et les sages qui savent qu'ils croient.

*Quand j'étais gosse, haut comme trois pommes,  
J'parlais bien fort pour être un homme  
J'disais, Je sais, Je sais, Je sais, Je sais.  
C'était l'début, c'était l'printemps  
Mais quand j'ai eu mes 18 ans  
J'ai dit, Je sais, ça y est, cette fois Je sais !  
Et aujourd'hui, les jours où je m'retourne  
J'regarde la terre où j'ai quand même fait les 100 pas  
Et je n'sais toujours pas comment elle tourne !  
A 25 ans je savais tout : l'amour, les roses, la vie, les sous  
Tiens ouï l'amour ! J'en avais fait tout le tour !  
Et heureusement, comme les copains, j'avais pas mangé tout mon pain  
Au milieu de ma vie, j'ai encore appris.*



# Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

C'que j'ai appris, ça tient en trois, quatre mots  
Le jour où quelqu'un vous aime, il fait très beau !  
C'est encore ce qui m'étonne dans la vie,  
Moi qui suis à l'automne de ma vie  
On oublie tant de soirs de tristesse  
Mais jamais un matin de tendresse !  
Toute ma jeunesse, j'ai voulu dire Je sais  
Seulement, plus je cherchais, et puis moins j'savais  
Il y a 60 coups qui ont sonné à l'horloge  
Je suis encore à ma fenêtre, je regarde, et j'm'interroge ?  
Maintenant Je sais, Je sais qu'on ne sait jamais !  
La vie, l'amour, l'argent, les amis et les roses  
On ne sait jamais le bruit ni la couleur des choses  
C'est tout c'que j'sais ! Mais ça, j'le sais...                      Jean Gabin

Voici ce que je crois, parce que l'on ne peut s'empêcher de croire quelque chose, même quand la raison suprême serait peut-être de suspendre le jugement. Voici ce que je crois avec mes gènes, mes hormones, mes réflexes, mon passé, mon expérience dérisoire, mon misérable savoir. Voici ce que je crois quand je suis seul avec moi et non pas en présence des autres qui trop souvent nous altèrent en nous provoquant au consentement ou à la contradiction.

## Sur l'origine de l'Homme

Disons le tout de suite, je ne crois pas que l'homme ait à sa disposition d'autre moyen de connaître que sa raison. Moyen imparfait, sans nul doute ; et je conviens que peut-être les jugements où elle nous porte sont, par construction, entachés d'erreur. Il se pourrait que rien de valable ne pût éclore d'un cerveau humain, il se pourrait qu'un dieu malicieux se complût à nous abuser par l'entremise de cette raison qu'il eût déposée en nous... Mais ces risques nous ne saurions faire autrement que de les courir, et je doute que nous ayons quoi que ce soit à gagner à faire d'emblée intervenir l'irrationnel dans le champ de ce qui nous paraît être le connaissable. C'est ce qui l'opposera au scientifique Pierre Teilhard de Chardin dans son approche du phénomène humain.

Pour Jean, son père ne se posait pas ces questions, ou presque pas. Il n'était ni croyant ni incroyant, mais vraiment agnostique. Je l'ai entendu dire « on ne sait pas ». Il avait d'autres préoccupations, d'autres inquiétudes, plutôt professionnelles, sociales, ou patriotiques, car il était très patriote. Ma grand-mère m'emmenait à la messe, de temps en temps, mais je voyais que mon père et ma mère n'y allaient pas, que ça ne comptait pas pour eux. De toute manière, je suis incapable de tenir compte d'une « révélation » prétendument faite à nos aïeux dans les temps reculés de notre histoire. Si respectables que me paraissent ce genre de traditions, et quelque rôle qu'elles aient pu jouer dans notre passé moral, je ne puis accepter d'y voir des certitudes de départ. Seules valent à mes yeux les croyances qui à tout moment peuvent se former *de novo* dans l'esprit d'un homme d'aujourd'hui à partir de matériaux fraîchement fournis par la science ou par la libre réflexion. Ce parti pris

# Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

d'actualisme philosophique devait être précisé dès l'abord afin d'éviter toute méprise. Mais *Pascal*, précise-t-il, est un de mes livres de chevet que je relis constamment. Toutes proportions gardées, vous pensez bien, je me retrouve en lui à chaque mot. Moi, je suis de l'autre côté, parce que *Pascal*, bien qu'on ait beaucoup parlé de son angoisse, était pourtant très croyant. Albert Delaunay, chrétien fervent, a dit de Jean Rostand : « cet athée atteint le sublime du christianisme ». Maurice Noël, à propos de la bonté de Jean a parlé de « démesure de chrétien primitif », Jean Guittou a décelé chez son incroyant confrère de l'académie « des sentiments altruistes qui sont bien dans la ligne de ceux qu'on prête généralement aux chrétiens véritables ». Jean connaît l'angoisse métaphysique qui saisit parfois l'athée devant le vide insondable et horrifiant du néant. Un athée qui ne nie pas systématiquement Dieu, mais qui voudrait bien croire que Dieu existe. Jean pense en agnostique beaucoup plus qu'en athée. Il exclut tout prosélytisme et tout triomphalisme. Il cite volontiers *Claude Bernard*, le maître incontesté de la science de la vie, et qui est un adepte de la vérité paradoxale « on veut toujours être matérialiste ou spiritualiste, comme si la vérité ne pouvait être que dans deux opinions extrêmes.

*Retenez bien surtout qu'il faut que l'on tolère !*

*Aussi n'arrachez pas l'ivraie avec colère,*

*De peur que vous n'alliez, dans le même moment,*

*En arrachant l'ivraie, arracher le froment.*

La vérité est dans ces deux vues réunies et convenablement interprétées ». Il ne peut s'agir pour le savant d'endoctriner les esprits, dans un sens ou dans un autre. Il ne faut pas, parce qu'on est incroyant, méconnaître ce qu'il y a d'incroyable dans l'incroyance. Car la formation de l'homme par le hasard est aussi miraculeuse que la création par Dieu. C'est pourquoi la seule hypothèse de Dieu qui retienne son attention, et sur laquelle il s'avoue ignorant, ne peut pas échapper à son rationalisme. Si Dieu est une espèce d'effort initial, si Dieu est le sens de l'évolution, la cause première, alors je n'ai pas le droit, moi, pauvre petit homme de dire que cela n'existe pas ! Je n'en sais rien. Je n'ignore pas que pour beaucoup, cette décision d'exclure tout une portion du passé humain qu'ils jugent essentielle, ne doit apparaître comme mutilante et génératrice d'erreur ; mais en tant que scientifique, sur ce point, je ne saurais envisager le moindre compromis. Impossible pour moi de croire à une vérité qui serait derrière nous. La seule vérité à laquelle je crois en est une qui se découvre lentement, graduellement, péniblement, et qui imperceptiblement s'augmente chaque jour. Ma conviction est que l'homme se trouve tout au début de son aventure intellectuelle, que son « âge mental » est extrêmement bas au regard de celui qu'il est appelé à prendre. Cette notion de l'immaturation, de l'infantilisme de notre espèce suffirait à me convaincre que d'un très long temps, nous n'avons à espérer que des réponses naïves et grossières aux grandes questions qui nous préoccupent. Il n'est d'ailleurs pas sûr que l'humanité ait assez d'avenir pour épuiser toute la connaissance dont sa condition cérébrale la rendrait capable, et il est extrêmement douteux que cette condition même l'habilite à une compréhension totale de l'univers. Que sommes-nous ? Qu'est-ce que l'homme ? Que représente-t-il dans l'ensemble des choses ? Qu'est-ce qu'une vie humaine ? Qu'est-ce qui s'efface de l'univers quand périt un individu ? Je n'hésiterai pas à dire que, s'agissant de ces problèmes, j'aurai traversé l'existence dans un état d'incompréhension effarée. Les indications maigres et clairsemées que la science peut nous fournir à cet égard composent un étrange tableau à la Rembrandt, où quelques flâques de lumière ne font que mieux accuser la superficie des noirceurs. Un univers de dimensions insensées, qui peut-être n'est pas infini, mais qui de toute façon n'est pas à notre échelle ; des milliards de nébuleuses, en chacune desquelles fourmillent les soleils, et, autour d'eux, des cortèges de planètes plus ou moins ressemblantes à la nôtre, mais dont nous ne saurons jamais rien, puisque les rêves les plus hardis de la navigation interaérospatiale ne franchissent point les bornes de notre système solaire. Sur la petite planète qu'est notre terre, une profusion d'êtres que, pour les opposer à ce qui les environne, on appelle vivants, sans savoir au juste en quoi consiste cette

# Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

vie qui les anime et qu'il est plus facile de reconnaître que de définir. D'entre les millions d'espèces différentes où se manifeste la vie, une, la nôtre, qui domine sur tout le reste par la vertu de ce qu'elle nomme la pensée, une que sa supériorité détache et isole au point qu'elle serait encline à se targuer d'une origine singulière si tout ne venait lui rappeler qu'elle se relie au vaste peuple des vivants. On ne s'étonnera pas que le principal de mes croyances s'organise autour des réflexions que me suggère l'étude de la biologie. Tout ce qui est dans l'homme de plus élevé, de plus rare, de plus spécifiquement humain, tout ce pourquoi nous serions portés à le mettre à part dans la nature, qu'il s'agisse des plus hauts témoignages de la pensée logique, ou des plus pures manifestations du sentiment, je ne parviens à y voir que l'épanouissement, que l'amplification, que la majoration de ce qui déjà se montre dans la vie pullulante et anonyme des micro-organismes, dans la sensibilité des amibes, dans les tactismes des plasmodes de Myxomycètes qui glissent vers la sciure de bois, dans la micro-mémoire des Paramécies qui apprennent à ne pas ingérer de colorants nocifs. Oui, c'est bien là, dès ce niveau modeste de la vitalité, que pour moi se posent certains des plus graves problèmes, ceux de la vie, de l'organisation, de l'assimilation, de la sensibilité, de la conscience, de l'esprit. Là donc que se situent la plupart de mes interrogations, de mes étonnements et de mes doutes. Je suis inébranlablement persuadé que, si nous savions à fond le dernier des êtres animés, nous saurions sinon le tout de l'homme, du moins beaucoup plus sur lui que n'en savent ceux qui, dès à présent, se flattent d'en savoir quelque chose. Sur ce point, vraiment fondamental, de l'unité essentielle de la vie, je me trouve en plein désaccord avec ceux qui n'hésitent pas de faire entre l'humain et l'animal une différence radicale, puisqu'ils voient en l'homme non seulement l'être le plus intelligent et le plus puissant de la nature, mais encore un être d'une nature spéciale, doué d'attributs incommensurables à ceux de l'animalité, un être qui, par la possession d'une conscience réfléchie, d'une âme libre et immortelle, transcende les purs mécanismes auxquels se réduisent tous les autres vivants. Je ne sais pas ce que c'est la vie, ni la conscience, ni la pensée ; j'ignore l'origine et la nature de ce qui prenant racine dans la boue cellulaire, s'est épanoui dans notre cerveau ; mais, si j'étais aussi sûr que toute la sensibilité, toute la conscience des bêtes se ramena à de la mécanique, je ne ferais point de difficulté pour étendre cette certitude jusqu'à l'homme lui-même. La parenté de l'homme avec les animaux ne se peut expliquer rationnellement que dans le cadre de la théorie de l'évolution, ou théorie transformiste, d'après laquelle tous les êtres vivants y compris l'homme, dérivent d'êtres un peu moins complexes, et ceux-ci d'êtres qui l'étaient un peu moins, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on arrive à des formes extrêmement simples, rudimentaires, qui seraient les ancêtres de toute vie. Certes, nous conviendrons, en toute objectivité, qu'on n'a pas le droit de tenir l'évolution organique pour une certitude dès lors qu'il s'agit d'événements révolus sans témoins et dont il est permis de douter que la nature actuelle nous fournisse encore l'exemple ; mais il est quasiment impossible pour le biologiste de ne pas y croire, et il serait fâcheux qu'un excès de scrupule positiviste jouât au bénéfice d'hypothèses somme toute beaucoup moins plausibles que celle de l'évolution. Pour ce qui touche plus spécialement à l'homme, comment douterions-nous qu'il dérivât d'un animal, et d'un animal qui, plus ou moins, ressemblait aux singes actuels, d'un animal que nous n'hésiterions pas à ranger parmi les singes, quand nous voyons, à partir d'une époque qui n'est pas tellement lointaine, apparaître dans les couches terrestres des vestiges de bêtes qui n'étaient plus tout à fait des bêtes, des vestiges d'hommes qui n'étaient pas encore tout à fait des hommes ? Pour ma part, je crois donc fermement à l'évolution des êtres organisés. Mais je n'ai garde pour cela, de méconnaître le caractère extraordinaire, voire fantastique, des transformations que nous sommes tenus d'imaginer dans le passé de la vie et dont il semble que ne s'étonnent suffisamment ni les profanes, qui ne se doutent pas des difficultés qu'elles soulèvent, ni peut-être certains spécialistes trop familiarisés avec l'idée transformiste. A propos de l'ancienne théorie de Maillet qui faisait dériver l'homme d'un poisson, *Voltaire* s'écriait ironiquement : « les métamorphoses d'Ovide deviennent le meilleur livre de physique qu'on ait jamais écrit ». Or, cette même phrase, elle vaudrait pour le transformisme moderne, car, lui aussi, il nous contraint de croire en des « métamorphoses » non moins prodigieuses que celles que chantait le poète latin. Aussi bien, ce n'est point, insistons-y dès l'abord, la formation de l'homme à partir du pré homme, où même celle du pré homme à partir du grand singe, qui constitue, à mes yeux la plus redoutable énigme. Ce passage est,

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

morphologiquement, assez peu de chose. Du singe à nous, l'apport évolutif, nullement révolutionnaire, s'est fait dans une voie frayée de longue date, puisque, dès l'origine de la lignée des Primates, l'organe cérébral augmentait progressivement de taille et compliquait sa structure. A cet égard, on peut dire que l'homme a, d'un coup, recueilli tout le profit d'une très lente préparation organique. Que, d'un progrès si modeste dans l'architecture d'un viscère, d'aussi vastes conséquences se soient ensuivies, que l'avènement de la pensée conceptuelle, avec la formation du langage et tous ses retentissements sociaux, cela est assurément merveilleux et n'est pas près d'être compris, mais cela n'émeut pas spécialement le biologiste en tant que biologiste. Celui-ci s'émeut bien davantage, il se sent en présence d'un phénomène de tout autre envergure quand il imagine le passage d'un groupe animal à un autre groupe animal, le passage d'une classe à une autre, d'un embranchement à un autre, par exemple du mammifère inférieur au primate, du reptile au mammifère, de la salamandre au reptile, du poisson à la salamandre, de l'oursin au poisson... Pour nous réconcilier avec cette idée vraiment bouleversante de la métamorphose organique, on doit bien convenir que la nature qui est sous nos yeux ne nous offre pas grand-chose. Certes, nous constatons chez les êtres vivants de très nombreuses variations, mais il reste permis de douter si cette variabilité réelle présente les caractères requis pour rendre compte de l'aventure grandiose de l'évolution. Comme le prétendait Lamarck, l'organisation animale se montre dans une certaine mesure, modelable au gré du milieu et de l'exercice (la peau se pigmente quand elle est exposée aux rayons solaires, un muscle s'hypertrophie s'il travaille à l'excès), et les modifications de ce genre peuvent être considérées comme adaptatives pour autant qu'elles protègent l'organisme ou en facilitent le fonctionnement. Toutefois, pour que ces variations corporelles s'intègrent à la lignée de façon à jouer un rôle évolutif, il faudrait qu'elles fussent transmissibles à la descendance, qu'elles fussent héréditaires, ce qui ne paraît pas être le cas et cela non point, comme on le dit trop souvent, parce que radical serait la séparation entre le corps (soma) et les cellules germinales, mais simplement parce qu'on ne voit pas, ou mal, comment une acquisition corporelle pourrait s'inscrire dans une simple cellule, que celle-ci fût germinale ou somatique. En outre, et nonobstant tout ce qu'ont pu annoncer les biologistes soviétiques de l'école mitchourinienne, nul fait bien convaincant n'a été jusqu'ici produit en faveur d'un tel mode d'hérédité. Cependant, ce n'est pas là, à mon sens, que réside l'extrême débilite du lamarckisme, et j'irai même jusqu'à dire que, du point de vue qui nous occupe, je considère comme tout à fait secondaire cette question de « l'hérédité de l'acquis » dont on dispute si passionnément. Il ne me paraît nullement impossible que l'on finisse par constater un jour quelque manifestation de cette hérédité : pourquoi la nature si riche, si multiple, si disparate, ne serait-elle pas aussi un peu lamarckienne ? Mais ce que, de toute manière, je conteste, c'est que des variations de ce style, fussent-elles transmissibles, soient propres à avoir réalisé l'évolution des espèces. Qui, sérieusement, voudrait croire que la plasticité corporelle des organismes soit capable de leur faire acquérir, même avec le concours d'une immense durée, des organes, des appareils, des plans de structure nouveaux ? Qui sérieusement voudrait croire que le milieu ou les circonstances aient suscité la genèse du squelette, des membres, des ailes, des yeux, du cerveau ? La question ne se pose même pas si l'on songe aux êtres qui nous sont contemporains et si nous attribuons aux êtres de jadis, une plasticité constructive qui leur eût permis de répondre aux provocations externes par de véritables créations organiques, alors nous greffons sur l'hypothèse lamarckienne une supposition parfaitement gratuite et invérifiable qui en annule toute la valeur. J'en dirais à peu près autant de l'autre explication transformiste, à savoir, de celle qui fait appel aux variations innées ou germinales, les mutations. Héritière du Darwinisme, elle s'appuie sur l'observation directe, car les mutations, indéniablement, existent ; elles surviennent à tout moment dans la plupart des lignées vivantes, sans qu'on puisse d'ailleurs préciser les causes de leur survenue ; elles sont, d'emblée, intégralement héréditaires, ce qui écarte toute difficulté relative à leur transmission. Mais en premier lieu, elles ne modifient généralement que des caractères minimes, accessoires, superficiels. Si, d'aventure, elles déterminent un changement notable, c'est par suppression d'organes ou par redoublement. Jamais, elles n'apportent quelque chose qui soit à la fois neuf et important, quelque chose qui soit capable d'amorcer un progrès substantiel de structure ou de fonctionnement. Alors même qu'on additionnerait par centaines, par milliers des mutations analogues à celles que nous constatons, on

## Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

n'obtiendrait pas, semble-t-il un total de changement qui répondît à l'une des métamorphoses qu'a comportées l'histoire de la vie. Que les mutations aient introduit dans le monde animal les différences d'espèce à espèce, voire de genre à genre, qu'elles aient même été responsables du passage du singe à l'homme, cela ne paraît pas strictement impossible. Aussi est-il fort séduisant de leur imputer, en outre, les différences de classes, de familles, d'embranchements, le tout de l'évolution enfin ; mais qui ne voit qu'une telle extrapolation exige qu'on attribue gratuitement aux mutations d'hier une amplitude, un pouvoir novateur beaucoup plus prononcés que n'en possèdent celles d'aujourd'hui. D'autre part, une théorie de l'évolution ne doit pas expliquer seulement la diversification des espèces, et le passage du moins complexe au plus complexe, avec une apparence de mouvement ascensionnel plus ou moins régulier, elle doit rendre compte aussi de l'adaptation organique, autrement dit de l'aspect d'harmonie qu'on trouve aux structures vitales. Harmonie bien imparfaite sans doute, mais qui suffit à suggérer l'idée d'un dessein, d'une intention, d'une finalité. Cette « finalité de fait », la théorie lamarckienne en donnait une raison naïve, mais une raison, puisqu'elle postulait des variations adaptatives. Or, les mutations n'étant que de purs accidents germinaux, sont, par définition même, dépourvues de toute valeur utilitaire ; elles sont, comme on dit, indifférentes où « quelconques » et, pour nous expliquer qu'elles aient pu produire le monde vivant, nous n'avons d'autre ressource que de supposer qu'elles furent, au long des âges, triées par la sélection naturelle, tout changement défavorable ayant été éliminé, tandis que persistaient, pour s'ajouter les uns aux autres, tous les changements profitables à l'espèce. Cette explication par le fortuit est-elle satisfaisante ? Pouvons-nous croire que le monde vivant résulte d'une sommation d'erreurs, d'un cumul de lapsus ? J'avoue que, sur ce point, je me sens terriblement embarrassé pour répondre, car je n'arrive pas à me faire une opinion ferme quant au degré d'étonnement qu'il sied d'éprouver en face de l'adaptation organique. Suivant l'heure, suivant la disposition du moment, suivant que je pense à tel ou tel organisme, à tel ou tel détail de structure, j'oscille entre la crainte de céder à « l'étonnement imbécile » dont parlait *Spinoza* et le scrupule de ne pas accorder aux œuvres de vie toute l'admiration qu'elles méritent. N'est-il pas au moins curieux qu'en notre vingtième siècle nous ne soyons guère plus édifié que ne l'étaient les philosophes de l'ancienne Grèce ? Depuis *Anaxagore* et *Démocrite*, le spectacle des corps organisés n'a cessé de faire naître des opinions discordantes en des esprits d'égale vigueur et de même honnêteté. Est-ce que l'aspect de ces corps serait réellement équivoque, et pouvons-nous penser que, si la finalité y était un peu plus grossière, tous les biologistes se contenteraient d'une explication par le fortuit, que, si la finalité y était un peu plus précise, tous ils s'accorderaient pour décréter l'incompétence du hasard ? Ou, au contraire devons-nous croire que la discordance préexiste dans l'esprit de l'observateur, indépendamment des caractères de l'objet ? Quant à moi, tout compte fait, je serais plutôt disposé à voir dans la « finalité » organique un problème réel, et qui ne me paraît pas résolu de façon convenable par l'hypothèse de la sélection. Mais, à vrai dire, ce problème m'embarrasse moins, il me gêne moins que l'ampleur de la variation. Si je voyais apparaître dans les espèces des variations héréditaires qui fussent à la fois constructives et novatrices, si je voyais surgir de temps à autre des formes dont je pusse penser qu'elles fussent des promesses de progrès, j'arriverais peut-être à me persuader que, de ces nouveautés en désordre, la sélection naturelle pût faire réussir à la longue l'adaptation et l'harmonie. En un mot, des deux problèmes de l'adaptation et de l'innovation évolutive, c'est au deuxième que je donne le pas dans mes certitudes ; c'est celui-là qui me paraît le plus ardu, et défier le plus fortement l'explication mutationniste. S'il est vrai que ni le lamarckisme ni le mutationnisme ne nous font comprendre le mécanisme de l'évolution, il faut avoir le courage de reconnaître que nous ignorons tout de ce mécanisme. Au point où nous sommes arrivés de l'analyse du phénomène, et tant que des faits nouveaux ou des hypothèses toutes nouvelles ne seront pas venus rafraîchir le débat, j'ai le sentiment très net que toutes querelles sont stériles, qui opposent des adversaires même ment ignorants et obstinés à vouloir tirer de leurs maigres prémisses beaucoup plus qu'elles ne renferment. Certains, peut-être, estimeront que, par un tel aveu d'ignorance, on laisse la partie belle à ceux qui combattent encore la doctrine transformiste. Mais, outre que la plus élémentaire probité intellectuelle commande de dire : « je ne sais pas » partout où l'on croit ne pas savoir, je pense que cette doctrine est maintenant assez solide par elle-même pour qu'on n'ait pas besoin de l'étayer d'une

## *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

représentation illusoire. Si obscures que me paraissent les causes de l'évolution, je ne saurais douter une seconde qu'elles ne fussent de l'ordre naturel. Ces causes, nous avons tout le loisir de les rechercher : la biologie ne fait que de naître ; le problème de l'évolution n'est sérieusement posé que depuis un siècle, correctement que depuis un demi-siècle ; et alors même que notre science n'arriverait pas alors à le résoudre, nous n'aurions pas à en conclure qu'il soit du ressort de la métaphysique. Il m'apparaît donc que, pour expliquer les transformations de la vie, nous devons nous en remettre à des variations qui ne nous sont connues ni d'observation ni d'expérience. Assez nombreux sont les biologistes qui recourent, en effet, à des variations hypothétiques pour rendre compte des grandes démarches de l'évolution, de la « macroévolution » disent-ils, alors qu'ils continuent d'imputer aux mutations connues la menue diversification des espèces et des genres, la « microévolution ». Quant à moi, je suis peu enclin à morceler ainsi l'histoire évolutive ; et si vraiment, pour en expliquer le plus difficile, nous devons faire appel à un procédé inconnu, il me semble que nous n'avons pas le droit d'affirmer que ce même processus n'est pas, de surcroît, responsable du plus facile, autrement dit, qu'il n'est pas l'auteur des petites variations mêmes dont il paraîtrait légitime d'attribuer la paternité aux mutations présentement connues. Ces hypothétiques variations se produisent-elle encore dans les lignées vivantes, mais avec tant de lenteur et de discrétion qu'elles nous soient imperceptibles ? Ou faut-il croire qu'elles ne se produisent plus en notre vieux monde ? Pour ma part, je penserais volontiers que le règne vivant est maintenant frappé de stabilité, et que la nature organique ne manifeste plus les activités auxquelles elle doit naissance. Il est de fait que, depuis plus d'un milliard d'années, la vie n'a montré que des innovations secondaires, de détail, puisqu'elle n'a engendré aucun nouveau type de structure, aucun « clade ». On a donc bien l'impression que, peu à peu, s'est réduit, on ne sait comment, ce qu'on peut appeler « le potentiel évolutif » de la vie à condition de se souvenir qu'on ignore entièrement ce que recouvre cette formule. A une période de « poly genèse » aurait succédé celles d'oligogenèse puis d'agenèse. S'il est vrai que nous ignorions tout des variations évolutives, il ne nous est pas défendu de les imaginer à notre guise, et telles qu'elles satisfassent le mieux aux besoins de nos interprétations : on les supposera donc à la fois novatrices et non pas « quelconques », mais d'emblée capables de s'exprimer dans l'organisme par une certaine harmonie interne. Hâtons-nous de dire que, pour l'instant, l'on ne dispose d'aucune hypothèse qui, avec un minimum de vraisemblance, rende compte de ce double caractère. Sous le terme « d'invention germinale », ou sous d'autres termes analogues, on a parfois essayé de concrétiser cette aptitude qu'aurait le germe d'improviser des variations, un peu comme un esprit humain trouve des solutions aux problèmes qui lui sont posés. Il y a là une ébauche de tentative pour rattacher l'évolution aux propriétés psychiques de la matière vivante. Jusqu'à présent ce genre d'interprétation n'a pas dépassé, me paraît-il le stade du verbalisme, et je doute qu'elles aient projeté la moindre clarté sur notre problème, mais il importe de noter que si la notion d'un psychisme intra germinale, d'un psychisme intracellulaire, pouvait aider en quoi que ce fût à notre compréhension des mécanismes évolutif, nous n'aurions aucune raison valable de ne point y faire appel. Quelque idée que l'on se fasse de la nature du psychisme, il est une réalité biologique, essentielle et ubiquitaire. La conscience, l'esprit, si l'on veut, n'est certainement pas l'apanage des cellules nerveuses ; elle existe à l'état potentiel ou larvé dans toute cellule de tout organisme : elle accompagne toutes les manifestations de la vie ; et, en face du gigantesque problème de l'évolution, ce ne serait peut-être pas de trop que d'exploiter les ressources plénières du vital. Il se pourrait au demeurant, que ce problème de l'évolution fût lié plus ou moins étroitement, plus ou moins directement, à celui de l'origine de la vie. Sans doute la démarche normale de l'esprit est-elle de séparer les problèmes, pour tâcher d'expliquer tout d'abord l'évolution, puis la naissance des premiers êtres ; mais peut-être est-il vain de prétendre à une solution partielle, et ne devons-nous pas espérer de comprendre comment la vie a évolué sans avoir préalablement compris comment elle a débuté. Sur l'origine de la vie, convenons sans ambages que nous ne savons rien. Nous disposons bien de quelques romans ingénieux, qui nous montrent comment l'évènement aurait pu se produire en accord avec les données de la géochimie ; mais nous ne possédons pas l'ombre d'un fait positif. Nous voyons que dans l'évolution du globe, l'inanimé a dû précéder l'animé, et, à cet égard, on ne saurait nier que la découverte des virus-protéines a notablement réduit l'intervalle entre le monde

## Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

moléculaire et vital. Sans oublier que les virus aujourd'hui connus sont obligatoirement parasites des cellules vivantes et que, par suite, ils n'ont pu les précéder dans le temps, leur existence, toutefois nous aide à imaginer celle de grosses molécules protéiques ayant le pouvoir d'assurer leur propre synthèse aux dépens de matériaux non vivants ni même façonnés par la vie. Si vraiment le passage est continu entre le brut et le vif, nous n'avons le choix, semble-t-il, qu'entre deux façons de nous représenter la genèse de la vie, compte tenu de toutes les réserves qu'implique une alternative de ce genre : ou bien les propriétés vitales ne sont qu'un effet, une résultante de l'arrangement structural des éléments de la matière (théorie de l'émergence), ou bien ces propriétés existaient déjà à l'état de pré- ou d'infra-vie en ces éléments eux-mêmes. La biologie nous permet de situer dans le règne vivant notre arrogante espèce, qui ne pencherait que trop à s'attribuer un royaume privilégié. Elle nous montre comment l'Homme se rattache au reste de l'univers, et nous laisse entrevoir par quel processus la nature a abouti à cet objet singulier en qui, tout ensemble, elle se surpasse et se désavoue. Elle nous renseigne aussi sur l'Homme-individu. A quelles causes attribuer la diversité, l'inégalité que nous constatons parmi les humains ? Quelle part déterminante revient à l'hérédité dans la genèse de la personnalité individuelle, et quelle part aux circonstances du milieu ? Quel retentissement l'état de civilisation a-t-il sur l'animal humain ? Que penser des différences intellectuelles entre les humains ? Elles aussi dépendent-elles, au moins partiellement, de différences héréditaires ? Qu'il y ait, à cette variété intellectuelle, une base génétique, cela est éminemment vraisemblable. Il serait tout à fait surprenant que les hommes qui, à la conception, diffèrent par tant de potentialités physiques, soient strictement équivalents pour ce qui est des potentialités intellectuelles. Le plus ou moins de l'esprit doit être lié, en dernier ressort, à des conditions anatomiques ou physiologiques, lesquelles doivent elles-mêmes dépendre de l'hérédité. Il faut maintenant répondre à une question, ces gènes qui nous conditionnent, qui nous dirigent, qui font de nous en grande partie ce que nous sommes, ne peuvent-ils se modifier, s'altérer en bien ou en mal ? Voici un homme qui n'a gagné, à la loterie de la naissance, que des gènes médiocres touchant la vigueur physique ou intellectuelle ; ne peut-il les amender par le sport, ou par le travail de l'esprit, en sorte qu'il lègue à sa descendance un patrimoine héréditaire un peu meilleur ? La réponse de la biologie est formelle : il ne le peut pas. D'innombrables expériences exécutées sur des animaux variés, ont démontré de façon décisive l'impossibilité de modifier les gènes par l'influence du milieu externe ou de l'exercice organique : autrement dit, « l'intransmissibilité de l'acquis ». Cette notion de l'in-éducabilité des chromosomes pourra sembler assez décourageante, à certains parents, qui déplorent de ne pouvoir faire profiter leurs enfants de leurs efforts et de leurs épreuves. Cependant il y a aussi quelque chose de rassurant à savoir que, si les chromosomes humains n'enregistrent pas le bien, ils n'enregistrent pas davantage le mal. Les progrès individuels ne s'inscrivent pas dans l'hérédité, mais non plus les régressions, les erreurs, les préjugés. Tout être humain, où et dans quelque moment que ce soit, apporte en naissant un fond d'humanité intacte. Mais, dira-t-on, si les gènes ne reçoivent aucune influence du milieu, ou de l'organisme qui les porte, sont-ils toujours inchangés de génération en génération ? Pas tout à fait. Pour stables qu'ils soient, de temps à autre, de loin en loin, sans cause connue, l'un d'entre eux subit un brusque changement d'état chimique, qui en modifie les propriétés : c'est la mutation de gène. On connaît encore des mutations dites chromosomiques, qui résultent, non pas d'un changement dans la nature chimique d'un gène, mais d'un changement dans les proportions relatives des gènes, certains d'entre eux pouvant disparaître, ou au contraire se trouver en surnombre. Quelquefois même, c'est un chromosome tout entier qui s'ajoute au stock chromosomique normal. S'il n'est pas vrai, comme disait *Mably*, qu'une éducation égale développerait à peu près les mêmes talents chez tous, ni, comme disait *Babeuf*, qu'une répartition égale des connaissances entre tous rendrait tous les hommes égaux en capacités et même en talents, il n'en faut pas, pour cela, mésestimer le rôle du milieu dans la réalisation des potentialités intellectuelles. Pour l'intelligence comme pour bien d'autres choses, l'hérédité fixe une limite supérieure, dont l'individu s'approchera plus ou moins selon la faveur ou la défaveur du milieu. Certains individus ne paraissent mal doués que par suite d'inhibitions internes, liées à une évolution disharmonieuse des instincts. A cet égard l'éducation commence dès la naissance, comme disait déjà Helvétius. Est-il besoin de dire que l'inégalité intellectuelle native des humains ne

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

correspond pas à l'inégalité de leurs apparences, encore moins à la hiérarchie sociale ? Dans une société comme la notre, où règne une si flagrante disparité des moyens d'éducation et des genres de vie, il est impossible de comparer équitablement les individus. Tant que la concurrence des gènes ne s'exercera pas dans des conditions relativement loyales, nous serons malvenus à arbitrer les différences manifestes à des différences originelles. Malgré la gratuité de l'enseignement jusqu'au baccalauréat, malgré l'institution de bourses scolaires, les chances sont loin d'être comparables à tous les niveaux de la société. Les bons gènes d'en bas ont bien de la peine à monter à la surface, alors que les médiocres gènes d'en haut n'ont point trop de difficultés à s'y maintenir. C'est ce que ne doivent jamais oublier ceux qui seraient tentés de justifier leur privilège social par le sentiment de leur supériorité naturelle. A quoi donc eût-il tenu qu'on ne devînt pas celui qu'on est ! De combien peu a-t-il dépendu que cet intellectuel hautain ait gardé son esprit en friche ! De même que, chez les Iris, on peut prévoir les dimensions des fleurs au seul examen des chromosomes de la plantule, il n'est pas unimaginable qu'un jour on parvienne à instituer la « diagnose génétique » des individus. Quelles surprises nous révélerait sans doute un moyen si objectif d'évaluation ! Comme disait déjà *Diderot*, soyons circonspects dans notre mépris, il pourrait tomber sur un homme qui vaut mieux que nous... Le certain, c'est qu'à tous les niveaux de la société il y a de bons et de mauvais gènes, à peu près dans les mêmes proportions. Pour le biologiste, il n'y a pas de classes, il n'y a que des individus. Nous avons parlé jusqu'ici de l'intelligence comme d'une fonction unique, globale : mais il y a des types d'intelligence forts divers, et il est probable que les différences héréditaires portent sur telle ou telle faculté (mémoire, attention, imagination, jugement...). De même, l'hérédité a sûrement sa part de responsabilité dans l'éclosion des aptitudes spéciales, comme l'aptitude musicale ou mathématique, encore que les circonstances éducatives puissent, elles aussi, jouer leur rôle en orientant électivement l'affectivité. Il est superflu d'ajouter que ces aptitudes ne seront reconnues et cultivées qu'autant que le milieu s'y prêtera.

*J'entends japper en moi la voix de tous les sangs :*

*Griffons, mastiffs, briquets d'Artois ou de Saintonge,*

*Mon âme est une meute assise en rond, qui songe !*

*Coq, je suis tous les chiens, je les ai tous été...*

*Ce doit faire une somme énorme de bonté !*

Sur la genèse du caractère, nous sommes peu informés ; nous avons toutefois sujet de croire que la part de l'hérédité y est nettement moindre qu'en ce qui concerne l'intelligence ou les aptitudes spéciales. Sans doute l'individu est-il génétiquement plus ou moins émotif, riche en affectivité, capable de convertir ses tendances égoïstes en tendances sociales ; néanmoins le caractère est en grande partie déterminé par les événements psychiques de la petite enfance, et aussi par la tradition familiale et culturelle... Si nous ne pouvons nier l'existence de différences génétiques entre les individus, nous devons relativiser leur poids en regard de l'influence du milieu dans le processus d'individualisation. Les débats sur les rapports de l'inné et de l'acquis, du génétique et de l'épi génétique ne se posent plus comme avant. Le patrimoine génétique humain donne les possibilités d'un jeu épi génétique extraordinaire. L'homme n'est donc pas un animal génétiquement déterminé en tant qu'individu. Le processus d'individualisation humaine est un phénomène de socialisation depuis la naissance. Le clonage possible d'un individu humain a ses limites. Les connaissances évoquées nous permettent d'affirmer que deux individus ayant le même génome seront des individus différents, du fait des différences de leur histoire individuelle.

On peut dire que l'homme est un individu social extrême et qu'il est à peu près impossible de ne pas conclure à la singularité et l'unicité de chaque être vivant.

*Aucun de ces objets n'est pareil deux instants !*



# Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

Et quant à moi, Madame, il y a bien longtemps  
Qu'un râteau dans un coin, une fleur dans un vase  
M'ont fait tomber dans une impérissable extase,  
Et que j'ai contracté devant un liseron  
Cet émerveillement dont mon œil reste rond !

## Sur l'avenir de l'Homme

Jean Rostand juge que jamais plus qu'aujourd'hui l'humanité ne s'est sentie inquiète, abandonnée, menacée de désarroi. Jamais plus qu'aujourd'hui à la recherche d'une sagesse. Jamais plus qu'aujourd'hui elle n'eut besoin de se donner quelques fermes directives morales qui pussent gagner l'adhésion de tous les humains. Il appartient à l'homme de rechercher ce qui est « humanisant ». Il conseille de veiller à la santé génétique de l'espèce et de rechercher les moyens de lutte contre la détérioration génétique, car nous ne sommes nullement certains qu'il y ait, dans toute l'immensité des espaces, l'équivalent spirituel et affectif de *l'homo sapiens*.

*On sent que vous avez une âme...*

Comme il en ressort de la réflexion organisée sous l'égide de l'UNESCO, il est regrettable que l'on mette quotidiennement l'eugénisme à la poubelle morale. L'eugénisme possible actuellement est la préservation du génome et des potentialités de l'espèce humaine. Il consiste à garantir au niveau politique la préservation des droits de l'homme dans son pool génétique, indépendamment des mutations génétiques dont nous ignorons les effets. L'eugénisme, si l'on entend par là la volonté de procréer bien pour le meilleur bénéfice de la société, est un souci de tous les temps et de toutes les sociétés. Le risque encouru, est qu'il se détermine en fonction d'un vague désir de changer la fréquence d'un gène dans la population, par effet de mode ou par suite d'une option de politique générale. Personne ne peut ignorer ce que ferait un nouvel Hitler des progrès en matière de séquence de génome. La décision d'eugénisme revient à ceux qui sont les plus proches acteurs, bénéficiaires ou victimes selon le cas.

Tout comme *Louis Pasteur* qui estime que « le rôle du savant est de poursuivre le vrai sans jamais redouter la forme sous laquelle il peut lui apparaître », Jean affirme qu'on ne peut s'opposer à la marche de la science. Tout ce qu'on doit espérer, c'est que ses progrès soient utilisés par l'Homme de la façon la moins dommageable à l'Homme, tant sur le plan matériel que sur le plan moral. Par cette affirmation, plutôt banale, Rostand paraît céder au scientisme ordinaire qui admet que la science est neutre et bienveillante, que ses progrès sont prioritaires et sans péril... La menace atomique amenait cependant Rostand à revendiquer la transparence, car l'obligation de subir suffit à légitimer le droit de savoir. Que d'efforts les citoyens inquiets du risque nucléaire ont dû déployer depuis pour savoir ! La même impuissance caractérise tout combat contre la technologie triomphante, parce qu'elle sait allier des intérêts économiques puissants avec l'illusion du vivre mieux qu'elle répand largement. L'humanisme est plus grand chez ce pessimiste forcené que chez les optimistes naïfs ou illuminés, car c'est bien pour défendre une idée de l'humain, et seulement cette idée, qu'on persévère dans un combat inutile et indispensable. Déjà en 1890, dans un poème intitulé « Fleurs », Edmond Rostand s'inquiétait du devenir de l'Homme :

*Dans les serres nous sommes nées ;  
Des saisons nous ne vîmes rien.  
Quelles étaient nos destinées,  
Cependant, nous le savons bien !*

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

*Nous sentons en nous, ô mystère !  
Parler la sève d'autres fleurs  
Qui poussèrent libres de terre,  
Et nos souvenirs sont les leurs !  
Nous sentons, dans ces mornes fêtes  
Où passent d'inutiles fronts,  
Vaguement que nous sommes faites  
Pour être ailleurs, et nous souffrons.  
Nous aimerions, fières, ravies,  
Vraiment fraîches, pures toujours,  
Nous mélanger à d'autres vies,  
Favoriser d'autres amours !  
Pourquoi donc, fleurs dont nous naquîmes,  
Dans vos graines aviez-vous mis  
L'amour des vallons et des cimes,  
Puisqu'il ne nous est pas permis ?  
Puisqu'il nous faut vivre à distance  
De ces choses, pourquoi faut-il  
Que nous soupçonnions l'existence  
D'une Nature et d'un Avril ?  
Et nous sommes, dans les boutiques,  
Sur du gazon artificiel,  
Les petites fleurs nostalgiques  
D'air pur, de lumière et de ciel.*

Mon respect de l'opinion d'autrui m'est une excuse à respecter la mienne... J'aime mieux me donner tort qu'à autrui, l'intérêt en est plus vif. Il n'est pas impossible que ce soient eux qui aient raison, si tant est que c'est d'avoir raison que de penser comme pensera l'avenir. Trouver un même acte splendide ou ignoble selon l'opinion qui l'a dicté, ici flétrir le mensonge que là, on glorifie, excuser ou accuser selon le costume, la couleur ou la mine, préconiser la force quand on l'a pour complice et la vitupérer si on l'a contre soi : voilà ce que je ne sais pas faire, et que je ne suis pas pressé d'apprendre.

*Votre main gauche  
Doit ignorer ce que votre droite reçoit.  
... Fanfaron du mépris de soi-même !*

# Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture

Ce chercheur à la fois audacieux et patient, fervent et méticuleux s'est fait une place de choix dans la vulgarisation scientifique. Il ambitionne de faire participer le plus grand nombre de personnes à la souveraine dignité de la connaissance. Tous les hommes ont droit à recevoir le vrai, et la connaissance du vrai est un droit fondamental pour tous. Encore faut-il s'imposer : rigueur, impartialité, objectivité, parfaite honnêteté philosophique. Il est incontestable que la ségrégation scolaire n'est plus ce qu'elle était jadis. Il est incontestable qu'un peu de lumière culturelle parvient jusqu'en bas de l'échelle sociale, et que le destin d'un individu n'est plus, comme autrefois, quasiment prédéterminé par le niveau économique de ses parents. Grâce à des hommes tels que *Victor Duruy*, *Jules Ferry*, *Ferdinand Buisson*, *Edouard Herriot*, la loi Française a fini par reconnaître, dans une large mesure, le droit à l'instruction pour tous les citoyens. Afin de satisfaire à l'ambition républicaine de « fabriquer » des esprits sains dans des corps sains, la mission éducative et pédagogique de l'Etat se voit renforcée dans son principe et chaque individu doit être formé selon un cahier des charges bien établi qui s'adosse à l'éducation familiale. Mais peu à peu, incidemment, la République revêt les apparats de l'Etat providence et se substitue à un cadre familial souvent décomposé. Un pouvoir immense et tutélaire est transféré à l'éducation nationale. Il ressemblerait à la puissance paternelle si, comme elle, il avait pour objet de préparer les hommes à l'âge adulte ; mais dans les faits, il les fixe irrévocablement dans l'enfance. Tous les jours il rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. Si Jean Rostand évoque avec plaisir la mémoire d'*Edouard Herriot*, ce n'est pas seulement parce qu'il a eu l'honneur de lui succéder à l'Académie Française, mais parce que le souvenir de ce grand démocrate ne doit pas se perdre en ces temps de léthargie républicaine. La démocratie, disait *Herriot* dans le mémorable discours qu'il prononça devant la chambre des députés le 24 novembre 1927, c'est le régime qui n'est fondé que le jour où un enfant venu de quelque point que ce soit de l'horizon, peut accéder jusqu'aux plus hauts sommets du savoir, et plus tard de la hiérarchie sociale, sans avoir à présenter d'autres arguments que ceux qu'il tirera de sa volonté de travailler et de son désir de s'instruire. Cet idéal démocratique, que nous laissons entrevoir la république, pouvons-nous dire qu'il soit, de nos jours pleinement réalisé ? Le constat est sans appel ! Décourager tant de bons vouloirs, laisser en friche tant de cerveaux qui eussent pu accroître le patrimoine intellectuel du pays, c'est appauvrir, c'est mutiler celui-ci. Qu'on ne nous parle pas de grandeur nationale tant qu'on évince tant de ferveur et d'intelligence, tant qu'on gaspille tant de promesses ! Écoutons *Paul Bert*, cet illustre physiologiste qui, en marge des travaux de laboratoire, s'était voué, comme *Jean Macé*, à la cause de l'éducation populaire. Voici ce qu'il disait en 1880, et qui n'a pas cessé d'être vrai : « Donnez l'instruction à la masse de la nation ; quel progrès ne réaliserait-on pas, si le peuple tout entier était, de ce point de vue, placé dans des conditions similaires... Force nous est de reconnaître que la somme des valeurs intellectuelles est proportionnelle aux masses, et le peuple s'appelle légion ». On m'objectera que tout le monde ne peut être intellectuel, et qu'il serait fâcheux que tous les français accédassent à l'enseignement supérieur : que ferions-nous d'un peuple de licenciés, d'agrégés et de docteurs ? C'est là une autre question. Quand il s'agit de l'éducation populaire, nous ne saurions connaître de tels scrupules. Nous ne pouvons pas nous tromper en souhaitant que le plus grand nombre d'humains reçoivent l'aliment de vérité qui affermit l'esprit et avive la conscience. Mais, outre que le point de saturation est loin d'être atteint, il est révélateur qu'un tel argument puisse être même évoqué dans une démocratie qui s'estime avancée. Il y a discordance entre les progrès de la science, de la technologie et l'absence de progrès de la sagesse. En l'état actuel des mentalités et compte tenu des enjeux, il est évident que nombre de décisions ne peuvent pas être prises démocratiquement. Mais les scientifiques pas plus qu'une autre fraction du corps social ne sont habilités, au nom de leur expertise, à prendre de telles décisions. Il est urgent d'élever le niveau de l'ensemble des citoyens. Dès lors que le progrès biologique de l'homme paraît avoir atteint son terme, dès lors qu'à moins d'interventions artificielles de la science, la structure de l'encéphale humain ne subira plus, vraisemblablement de changements sensibles, on peut dire, avec l'éminent biologiste *Vandel*, que désormais l'éducation, méthode psychique, se substitue en tant que facteur d'évolution à l'hérédité, phénomène organique. L'éducation est la seule méthode dont nous disposons aujourd'hui pour élever le niveau humain. Aussi doit-elle être distribuée non point

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

seulement à quelques élus, mais à tous les hommes de manière équitable. Il ne s'agit moins de savoir si l'éducation est « utile » au sens besogneux du terme, que de prendre conscience qu'elle est indispensable à l'élévation de l'esprit et que là réside l'inéluctable condition à la survie de l'espèce humaine. C'est le sort de l'humanité qui est en jeu ! Réclamer une loyale et effective démocratisation de l'enseignement, c'est donc suivre les leçons d'une biologie bien comprise ; c'est aller, non seulement dans le sens de l'histoire, mais dans le sens de l'évolution humaine ; c'est vouloir que l'espèce continue de progresser au lieu de dégénérer. Il va de soi que par éducation, on n'entend pas seulement l'acquisition du savoir, mais aussi et surtout la saine formation de l'esprit. Il s'agit de créer les conditions d'un jugement libre. Il s'agit d'enseigner l'humanité intellectuelle, l'aptitude au doute raisonné, la volonté de tolérance, le goût de la vérité, l'aversion pour tout ce qui ressemble au dogmatisme, au racisme ou au fanatisme, le refus de toutes les superstitions et de toutes les magies. Cette formation des esprits, elle apparaît chaque jour comme plus nécessaire. Elle l'est d'autant plus que, tend à se creuser le fossé entre les spécialistes de la science et l'homme de la rue ; seule l'éducation peut lutter contre une telle « paupérisation » intellectuelle. L'éducation est d'autant indispensable dans une ère de loisirs où la réduction du labeur humain risque de donner libre cours à l'oisiveté et au désir de basse jouissance. Elle l'est d'autant plus que l'humanité est menacée de graves périls, pollution, surpopulation, devant lesquels nous serons contraints à des décisions en quelque sorte planétaires et qui, engageant le sort de tous les humains, devront être prises avec le maximum de discernement et de conscience. D'autant plus nécessaire, cette formation des esprits, que pédantisme et snobisme sont rois, et qu'il faut avoir la tête ferme pour garder la raison dans un climat de foire intellectuelle où s'entremêlent de prétentieux boniments empruntés par des quarts de savant au marxisme, à l'existentialisme, au Teilhardisme, à la psychanalyse, au structuralisme... D'autant plus nécessaire qu'il faut armer les esprits contre les séductions d'une presse crétinisante. D'autant plus nécessaire qu'une bonne partie de notre jeunesse est en proie à un délire hystérique de type régressif. D'autant plus nécessaire que les propagandes officielles se font toujours plus insistantes, plus indiscretes, plus martelantes, pour pratiquer, grâce aux moyens exorbitants que leur confère la télévision, cette mise en condition que Tchakhotine a si bien appelé le « viol des foules ».

*Je viens te demander pardon, et c'est bien l'heure  
De demander pardon, puisqu'il se peut qu'on meure !  
Je pense que tout ça c'est des coqs fabriqués  
Par des négociants aux cerveaux compliqués  
Qui, pour élucubrer un poulet ridicule,  
A l'un prennent une aîle, à l'autre un caroncule ;  
Je pense qu'en ces coqs rien ne reste du Coq ;  
Que tout ça, c'est des coqs faits de bric et de broc  
Et que, tout ça n'est rien que de l'aviculture !  
Et que ces papegaïs, sans ligne, et dont les corps  
N'ont pas même de l'œuf gardé la douce ellipse,  
Semblent sortir d'un poulailler d'Apocalypse !*

Et laissez-moi ajouter que la formation des esprits est encore plus nécessaire dans une démocratie, où le seul moyen de conjurer toute dérive liée au suffrage universel et au plébiscite, c'est de faire en sorte qu'il n'y ait plus de plèbe. Mais l'enseignement n'est pas seulement l'œuvre du corps social d'aujourd'hui, il est aussi l'auteur du corps social de demain. S'il reflète l'Etat présent, il

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

prépare l'Etat futur. La vraie culture, tient moins au contenu factuel du savoir qu'à une certaine manière de comprendre et d'être. La culture ce n'est pas avoir le cerveau farci de date, de noms, ou de chiffres, c'est la qualité du jugement, l'existence logique, l'appétit de la preuve, la notion de la complexité des choses et de l'arduité des problèmes. C'est l'habitude du doute, le discernement dans la méfiance, la modestie d'opinion, la patience d'ignorer, la certitude qu'on n'a jamais tout le vrai en partage ; c'est avoir l'esprit ferme sans l'avoir rigide, c'est être armé contre le flou et aussi contre la fausse précision, c'est refuser tous les fanatismes et jusqu'à ceux qui s'autorisent la raison ; c'est suspecter les dogmatismes officiels, c'est révéler le génie mais sans en faire une idole. Jean l'agnostique, voit en l'école une « demeure sacrée ». La vraie culture, tient moins au contenu factuel du savoir qu'à une certaine manière de comprendre et d'être. Renvoyant à la définition de l'Homme imaginée par Jean Rostand, le professeur *Jean Bernard*, membre de l'Académie Française, envisage la destinée de l'homme: «Concilier ce qui nous reste de la limace avec notre goût de justice, notre désir de progresser et de créer». Ecoutons l'apostrophe emplie d'espoir lancée à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle par un élève du lycée Thiers qui obtint à l'âge de 13 ans un premier prix inter-académique de poésie:

## *La promesse de Satan*

*Toi qui de tout temps as forcé le respect,  
Que tu sois de Gobi ou du Ténééré,  
Tu harcèles de tes rayons dardant  
Le visiteur incongru autant qu'inconscient.  
Toi qui par ta hardiesse  
A engendré l'indignation,  
Tu possèdes pourtant d'innombrables richesses  
Que par la peur nous ignorons.  
Toi qui chaque jour que Dieu crée  
Viens asseoir un peu plus ta royauté,  
Tu fais avancer les limites de ton empire  
Que tu ne cesses de faire grandir.  
Toi qui pourtant es habité  
Par une hardie minorité,  
Qui dans ta clarté cuivrée,  
A la peau basanée et le teint fortement hâlé.  
Toi qui possède de multiples couleurs  
Qui dans ton immensité sont mises en valeur,  
Ta grandeur recèle des dangers,  
O Désert, toi qui est enfer sur terre  
Je m'adresse à toi pour que clémence tu sois.*

# *Marseille 2013, capitale Européenne de la Culture*

*Trop de gens ont souffert !  
A présent tu as le choix...*

*Romain, lycée Thiers, 1998*

